

JEAN-EMMANUEL TYVAERT

URCA-CIRLEP EA 4299

je.tyvaert@univ-reims.fr

STATUT DU SUJET ET RENCONTRE DES TEXTES

Le présent article constitue une version remaniée et enrichie du texte d'une communication présentée par l'auteur lors du colloque *RES PER NOMEN III* organisé par le *Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues Et la Pensée* (CIRLEP EA 4299) de l'Université de Reims Champagne-Ardenne les 26, 27 et 28 mai 2011 (la version primitive est en cours de publication dans les Actes à paraître aux Éditions et Presses de l'Université de Reims - EPURE).

RESUME

La question du sujet, centrale en philosophie, est évidemment affectée par la reconnaissance, enfin établie du point de vue même de la philosophie, de sa nature fondamentalement langagière. Une analyse des formalisations possibles de la prise en charge des énoncés par leurs énonciateurs, acte langagier primordial, confirme ce fait en suggérant le déplacement de la question, de l'entité énonçante à celle des modalités de la constitution de ses énoncés. En découle une conception du sujet à réécrire en termes de latence, conception qu'il est intéressant de comparer à certains développements actuels de l'intelligence artificielle. La réponse cherchée est alors facilitée par la mise en évidence d'une perception corporelle (par là spécifiquement humaine et hors d'atteinte des capacités de simulation) de la vérité, mobilisant autant l'émotionnel que le rationnel. En évoquant alors le concept de « chair », proposé par Merleau-Ponty dans son ultime contribution, on peut envisager « une caractérisation en attente du sujet », liée par nature à l'émergence dans les corpus de références de textes de plus en plus vrais. Autrement dit, l'inspiration à l'œuvre dans l'humanisation de l'espèce, pourrait constituer la pierre angulaire d'une future « métatextologie ».

ABSTRACT

The question of « subjective source », central in philosophy, is naturally affected by the recognition –at long last–, even in philosophical pondering, of its fundamentally textual dimension. The analysis of the various formalisations accounting for the endorsement of utterances by their speakers substantiates this by suggesting a new approach to the problem replacing the « speaker » by the « conditions presiding over the elaboration of the utterance ». This leads to a new conception of the subjective source better described as a latent subjective source, a view supported by recent development in Artificial Intelligence. The answer is facilitated by the uncovering of the corporeal (hence specifically human) perception of truth, both through reason and emotions. In reference to Merleau-Ponty's « Body », we could propose a « provisional characterisation of the subjective source », bound by nature to the emergence of reference texts ever closer to the ever eluding truth. In other words, the development of textual corpora, possibly the principle prevalent in the humanization of the species, could be regarded as the cornerstone of a future « metatextology ».

MOTS-CLES

texte / sujet / énonciation / références culturelles / formalisation / raison / émotion / nature / culture / émergence / humanisme

KEY-WORDS

text / subject / speaker-centered approach / cultural references / formalisation / reason / emotion / nature / culture / emergence / humanism

La « question du sujet » en philosophie générale est centrale, et les différentes écoles lui ont apporté de très nombreuses réponses difficiles à concilier. Dans la mesure où la formulation même de la question sous la forme d'une auto-interrogation du type « qui suis-je ? » (avec son cortège de variantes du type « suis-je ? » ou encore « puis-je dire que je suis ? ») est évidemment de l'ordre du langage, la question, initialement pensée comme purement philosophique sur fond de crédulité en la réalité fondamentale des objets conceptuels, apparaît être susceptible d'un examen linguistique. Elle est *aussi* une question linguistique, ce que sans doute il aurait fallu ne jamais oublier.

L'émergence du « paradigme linguistique » en philosophie, manifeste sur la longue durée depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, redéfinit heureusement les conditions de la réflexion. Pour faire simple, on peut observer une évolution continue des conceptions philosophiques articulant langue, pensée et réalité. Considérons la fondation de l'universalisme traditionnel en sémantique (Rastier 1991 : 75) par Aristote. Comme on le sait, le Philosophe stigmatise la variété des langues en l'opposant à la double identité chez tous, qu'il postule, des « états de l'âme » et des choses du monde, constat dont il s'autorise pour valoriser l'étude de ces entités en écartant toute observation linguistique qui ne ferait que brouiller l'analyse. Il écarte ainsi résolument toute contribution d'origine linguistique à la philosophie qu'il élabore. Est ainsi créé un espace de réflexion de type conceptualiste. Les investigations médiévales sur le langage, développées à l'école d'Augustin, s'opposeront de plus en plus fortement à un tel universalisme conceptuel. C'est en effet l'amarrage des « états de l'âme » aux langues, *lien d'esprit sémiologique*, qui va, en deux temps, renverser la perspective philosophique. La réalité manifeste des langues va finir par l'emporter, en imposant le constat de la variété. Dès le Moyen Age, la variété des langues conduira à envisager la variété des idées, et, à partir de l'époque des Lumières, cette variété dédoublée aboutira à poser la question de la variété des choses observées.

La réflexion philosophique sera ainsi amenée à faire une place de plus en plus importante à la capacité de langage de l'être humain jusqu'à en faire, par exemple chez Hegel, une des deux dimensions essentielles de l'être de l'homme, l'autre étant le travail. A la construction d'un monde approprié à son être physique réalisée par le travail, répond la construction d'un monde approprié à son être psychique, réalisée par le langage (Coseriu, 2001 : 79). La réduction de la distance entre les champs propres de la philosophie et de la linguistique est pratiquement achevée. Au delà d'une reformulation du *Cogito* où le terme lui-même bascule d'une appropriation conceptuelle à fondement lexical où il a statut de prémisses pour l'affirmation de l'être individuel (*Cogito*) à une appropriation proprement verbale à fondement grammatical où il a statut d'affirmation indexée à *ego* (*Cogito*), reformulation élaborée au cours du siècle dernier (Armengaud, 1990 : 100), on aboutit chez Merleau-Ponty par exemple à une refonte (au sens du travail du fondeur) de plus en plus intime entre les disciplines invitées à collaborer. L'approfondissement de la réflexion y est

particulièrement sensible de la *Phénoménologie de la perception* à l'ébauche de *Le visible et l'Invisible* (Barbaras, 1994).

Le cadre général étant défini, on peut affirmer sans craindre la contestation que le point de départ d'une contribution linguistique à la définition de la notion philosophique de sujet ne peut être qu'une réflexion, ou mieux une interrogation renouvelée, sur la signature de la prise de parole assurée par le pronom 'je'. Il convient alors de ne pas le réduire à son positionnement interpersonnel face au pronom 'tu' mais à le considérer comme l'index d'une unique représentation singulière de soi *et* du monde (dont on a fini par comprendre qu'elle constitue une entité non dissociable). La question à examiner est ainsi celle de la propre authentification du sujet à travers ses prises de parole, en admettant qu'il est nécessaire d'examiner de très près, pour très certainement la révoquer, toute conception simpliste où le sujet tirerait directement, de son rôle dans la situation de l'énonciation, une auto-affirmation.

L'examen des tentatives de formalisation de ce rôle prétendu fondateur constitue une excellente piste de réflexion. Les cinquante dernières années ont vu en effet se succéder des notations plus ou moins habiles essayant toutes de retranscrire l'intervention du sujet dans l'énonciation, et la succession des formulations suggère un certain nombre d'observations fort utiles (une fois de plus une représentation simplifiée, de l'ordre du schéma, permet des investigations raffinées). Même si cette première approche est par nature limitée aux cas des propositions logiques, dans le cadre d'une formalisation initialement de type logiciste, elle va se révéler extrêmement intéressante en suggérant une mise en regard d'une représentation strictement formelle et du concept de « chair » introduit par Merleau-Ponty (Barbaras, 1994 : 529-530).

La première section qui suit sera consacrée à une discussion serrée des notations qui se sont succédées sous la plume des linguistes lors de leur effort pour circonscrire le statut de l'index sujet dans l'énonciation (Section 1 : Approche selon les formalisations de type logique).

Le modèle que nous aurons ainsi construit nous permettra d'entrevoir un statut très particulier pour le sujet qui pourrait être finalement l'apparition éventuelle d'un « corps percevant » au sein du monde qui commence en même temps et du même coup à apparaître, pour reprendre l'analyse de Merleau-Ponty. (Section 2 : Ébauche de la notion de « sujet latent »).

Le rééquilibrage du dispositif par l'introduction d'une composante émotionnelle à côté d'une composante rationnelle, indispensable puisque nul ne saurait prétendre être pur agent raisonnant, conduit alors à développer une conception du sujet latent, comme position singulière au milieu des textes d'une culture, index original de lecture et de réécriture (Section 3 : Raison et émotion).

On arrêtera alors la réflexion pour présenter en guise de conclusion ouverte, une proposition inattendue de reconfiguration de l'anthropologie définitivement libérée du dualisme, et une condamnation rationnelle de toutes les formes de fondamentalisme dénoncées par leur fixisme incompatible avec *l'émergence concomitante et irrépressible des sujets libres et de la Vérité*.

1. Approche selon les formalisations de type logique

L'évolution que l'on peut constater en suivant les différentes tentatives de formalisation de la prise de parole par un sujet en termes d'authentification de son propos est intéressante à observer en ce qu'elle écarte progressivement plusieurs fausses pistes jusqu'à finalement remettre en cause une conception beaucoup trop naïve du sujet.

Considérons, afin d'exploiter les suggestions du formalisme logique, le cas simplissime d'énonciation de phrases propositionnelles, c'est-à-dire de phrases dont il est postulé qu'elle sont, toutes, ou bien vraies ou bien fausses. Classiquement, une telle phrase est symbolisée par une lettre signalant une entité devant prendre obligatoirement une et une seule valeur parmi deux valeurs antagonistes :

P

La question qui nous intéresse porte sur la prise en charge de cette proposition par ce que nous imaginons être un sujet. Il ne s'agit plus de logique au sens strict mais plutôt de pragmatique focalisée sur l'énonciation des propositions logiques. La différence de statut entre la proposition en soi, hors énonciation, et la proposition insérée dans un acte d'énonciation interdit de reconduire la notation utilisée ci-dessus et se pose alors la question d'un aménagement de cette notation pour formaliser l'énonciation, de manière à rendre exploitable ce qui, intuitivement, pourrait être rendu par exemple par « P », les guillemets signalant la prise en charge par un énonciateur. En utilisant l'idée, mobilisable ici au vu de notre restriction aux énoncés propositionnels, que la déclaration par un sujet vaut caractérisation comme vraie de la proposition, il est tentant de reprendre le symbole de la vérité en logique pour proposer alors la notation (et certains n'ont pas hésité à la faire !) :

|—P

Cette tentative est évidemment inacceptable dans la mesure où le symbole de vérité logique, depuis Frege, signifie la vérité universelle : déclarer « vraie » une proposition (c'est-à-dire signifier sa « démontrabilité » en syntaxe logique ou sa « validité » en sémantique logique, en établissant sa « démonstration » ou sa « vérité » dans tous les modèles possibles) impose que dans toutes les situations, cette « vérité » est établie. Nous sommes très loin de la déclaration, en quelque sorte privée, d'un sujet qui exprime seulement ce que lui, en dehors de toute contrainte de vérification, considère dans une situation particulière d'énonciation comme étant vrai. Il s'agit évidemment dans un tel cas d'une vérité très relative qui est très éloignée de la vérité absolue de la logique, ce qui manifeste le fait que la prolongation recherchée du formalisme logique exige une sortie de ses limites propres. Une fois cette difficulté identifiée, un aménagement a été proposé de manière assez (trop) naturelle en partant de l'idée qu'il fallait noter la relativité de la déclaration de vérité au sujet qui s'y engage. En notant (d'une manière très naïve) x_0 un individu (supposé être ainsi bien défini et formalisé de manière compatible avec la formalisation logique, ce qui ne va pas de soi), a été proposée la notation hybride :

x_0 |—P

En fait, il s'agit là d'une tentative d'inspiration psychologique très rudimentaire, où x_0 serait un sujet pour le moins très classique supposé posséder une claire conscience de ses déclarations en vérité. En évitant tout débat d'ordre psychologique, il est utile de s'en tenir au projet initial de formalisation fondé sur l'utilisation du formalisme logique, et justifié par l'efficacité calculatoire de ce formalisme dans son ordre. L'idée que nous suggérons est la suivante : *lorsqu'un individu attribue du fait de son acte d'énonciation un statut (relatif) de vérité à une proposition (nous sommes toujours dans le cas particulier des propositions), il le fait en fonction d'autres propositions qu'il considère comme vraies*. En notant Σ_0 un tel ensemble (fini) de propositions, la formalisation que nous recherchons pourrait avoir une certaine affinité avec la notation (parfaitement acceptable en logique car signifiant une relation homogène entre entités de même nature propositionnelle) :

Σ_0 |—P

Dans cette formule, Σ_0 doit être considéré comme un ensemble de propositions permettant de justifier P, qu'un individu x_0 croit toutes vraies. Il est important de comprendre alors que *ce n'est plus un individu qui garantit la vérité de la proposition énoncée mais un ensemble de propositions admises par cet individu*. Dans ce cadre, l'individu a un statut limité à celui d'une machine logique. Il n'est qu'inscription, auto-insérée dans les textes échangés, d'une instance particulière de sélection-formulation.

Cela pose le problème des capacités logiques de l'individu concerné, en termes de qualité de sa déduction, et de la qualité de son évaluation des propositions utilisées comme prémisses. On s'éloigne alors de la logique (en donnant l'impression de régresser de la science à l'opinion), tout en conservant, sinon l'opérationnalité logique, la correction de la formalisation qui engage des objets compatibles (ce qui n'était pas le cas de la proposition précédente de formalisation). Du point de vue de l'énonciation, le fait que la vérité, déclarée, de P dépende de celle des propositions de l'ensemble Σ_0 , entraîne un approfondissement du statut du sujet. Le sujet détient une capacité à se doter de références qui ne dépendent que de lui, et qui peuvent très bien être en partie, non seulement erronées mais aussi peu conscientes, pour ne pas dire inconscientes. On passe ainsi d'une conception « classique » du sujet à une conception que l'on peut qualifier de « romantique », où, au mieux, le sujet est initié à son « inconscience ».

Un tout autre aspect, d'ordre réellement pragmatique, intervient alors. Si on se rappelle que la formalisation recherchée porte sur l'énonciation d'une proposition P, il est nécessaire de différencier le statut de cette proposition de celui de l'ensemble qui, alors que P est explicitement disponible du fait de son énonciation, demeure non énoncé et donc dissimulé dans l'implicite : *la proposition P est énoncée et est donc objectivement observable alors que les propositions de l'ensemble Σ_0 ne le sont pas*. Une meilleure notation doit signaler cette différence et nous proposons d'utiliser des parenthèses pour marquer ce qui demeure implicite. On obtient alors une nouvelle notation se rapprochant de notre objectif, réunissant les nécessités de la logique et celles de la pragmatique :

$$(\Sigma_0) \mid \text{---} P$$

Le dernier aménagement consistera à ne pas vouloir exiger indirectement la délimitation exacte de l'ensemble Σ_0 pour se référer en fait à un ensemble indéfini de propositions, que l'on notera Σ , où figure l'ensemble fini Σ_0 supposé contraindre la vérité de P au moment de son énonciation. La singularité de cette énonciation peut être attachée alors à la dérivation logique elle-même. Notre proposition de formalisation est alors la suivante :

$$(\Sigma) \mid \text{---}_0 P$$

où l'indice $_0$ signale la singularité de l'énonciation conçue comme dérivation logique de la proposition P déclarée explicitement à partir d'un sous-ensemble fini de propositions d'un ensemble Σ demeurant dans l'implicite.

Le sujet est alors non plus une entité fondée en elle-même mais au mieux l'éventualité hypothétique d'une entité effectuant en la situation indexée une dérivation logique aboutissant à la proposition explicitement manifestée. On est bien au-delà de la conception « romantique » évoquée plus haut, on en est même très éloigné, dans la mesure où la notion même de sujet s'évanouit : il n'y a pas quelqu'un qui parle mais une parole proférée, inscrite dans un réseau logique, et qu'il n'est pas possible de rapporter à un sujet affirmé. Au mieux, il semble qu'on ne puisse dire beaucoup plus que « ça parle », *ego* se révélant n'être rien qu'une position occupée un certain temps dans le jeu de l'intertextualité.

2. Ébauche de la notion de « sujet latent »

La formalisation d'esprit pragmatico-logique élaborée dans la section précédente concilie l'efficacité du calcul symbolique et la reconnaissance d'un espace implicite qui fonctionne comme la source des énoncés explicites.

À première vue, la valorisation de ce que l'on peut considérer, pour chaque énonciateur de propositions, comme des assemblages occasionnels et originaux de propositions disponibles en mémoire permet d'envisager une certaine schématisation de l'inconscient (restreint pour l'instant à l'ordre logique de nos investigations), mais il y a beaucoup plus.

Premièrement, l'intérêt de la modélisation proposée peut se mesurer à son pouvoir explicatif. Pour l'illustrer d'un exemple, on peut reprendre l'examen du phénomène dit de « l'inférence invitée » (Tyvaert, 1994). Comment peut-on expliquer que, en langue naturelle, une conditionnelle énoncée telle que « si tu ne manges pas ta soupe, tu n'auras pas de dessert » induit la conditionnelle non énoncée « si tu manges ta soupe, tu auras du dessert » selon un enchaînement qui ne peut s'expliquer logiquement ? En logique formelle $\neg P \Rightarrow \neg Q$ ne saurait impliquer $P \Rightarrow Q$ (tout ce que l'on peut déduire de $\neg P \Rightarrow \neg Q$ dans ce cadre, c'est seulement la contraposée $Q \Rightarrow P$ et on sait bien que $Q \Rightarrow P$ n'a aucune raison d'impliquer $P \Rightarrow Q$). L'idée consiste à mobiliser notre conception de l'énonciation pour faire intervenir les prémisses implicites qui justifient toute énonciation, tout en utilisant la propriété fondamentale de la logique connue sous le nom de « théorème de déduction » et qui établit que $\neg P \Rightarrow \neg Q$ équivaut logiquement à $\{\neg P\} \mid \neg Q$ et que, plus généralement, $\Sigma \mid \neg P \Rightarrow \neg Q$ équivaut à $\Sigma \cup \{\neg P\} \mid \neg Q$.

Avec les conventions de notre modélisation de l'énonciation (on sort ici de l'ordre strict de la logique pour gagner l'ordre plus général de « l'énonciation rationnelle » engageant la pragmatique), on obtient

$$(\Sigma) \mid \neg_0 \neg P \Rightarrow \neg Q \text{ équivaut à } (\Sigma) \cup \{\neg P\} \mid \neg_0 \neg Q$$

où la mise entre parenthèse de Σ signale sa dissimulation dans l'implicite et où l'indice $_0$ signale la singularisation de la situation d'énonciation. Il est alors crucial d'observer que $\neg P$ n'est évidemment pas ici entre parenthèses puisqu'il y a explicitation de cette proposition figurant comme antécédent dans la conditionnelle énoncée.

L'équivalence pragmatico-logique citée revient à dire qu'énoncer une implication revient à citer *explicitement* en en faisant un observable, sous la forme de son antécédent, une des propositions habituellement dissimulées dans l'ensemble implicite des propositions garantissant le conséquent (la proposition $\neg Q$) de l'implication. En effet, la pointe de l'énonciation examinée consiste dans le fait qu'au lieu de déclarer seulement $\neg Q$, on déclare $\neg P \Rightarrow \neg Q$.

On peut alors considérer que l'énonciateur (dans le point de vue propre qui est le sien), du fait qu'il cite effectivement de manière inhabituelle la proposition $\neg P$ (pour poser la vérité de $\neg Q$, il lui suffisait de l'énoncer !), considère (à tort ou à raison) que la vérité de cette proposition est *déterminante* pour valider $\neg Q$ ce qui signifie qu'en son absence, il se pourrait que $\neg Q$ ne soit pas vraie, donc que si elle était fausse (soit que P soit vraie), alors $\neg Q$ le serait aussi (soit que Q soit vraie).

Pour reprendre notre exemple, la différence entre « tu n'auras pas de dessert » et « si tu ne manges pas ta soupe, tu n'auras pas de dessert » consiste à expliciter, parmi les propositions implicites qui impliquent l'énoncé « tu n'auras pas de dessert », l'une d'entre elles (« tu ne manges pas ta soupe ») qui accède alors objectivement au statut de prémisse nécessaire à la conclusion, ce qui induit l'inférence invitée.

Au-delà de ce type d'application, en revenant maintenant à l'objet de nos réflexions, la conception de l'énonciation que nous proposons induit deuxièmement un statut du sujet qui mérite réflexion.

Il apparaît en effet qu'en fonction de cette conception, le sujet n'est pas défini de manière indépendante et suffisante et qu'il n'est, en première approximation, que « le lieu de concrétion » d'ensembles de propositions non nécessairement assumées en conscience permettant de comprendre l'activité d'énonciation. A chaque énonciation, des propositions en mémoire, plus ou moins accessibles, sont réactivées de façon à faire éclore une nouvelle proposition qui reconfigure aussitôt le dépôt en mémoire. Nous savons que la langue, par son lexique et sa syntaxe, rend possible ce travail de modification perpétuel du dépôt en mémoire attaché à chaque énonciateur (Tyvaert, 2007).

Ce qui fait alors la singularité (et par là éventuellement la valeur) de chaque sujet, entendu comme simple lieu de concrétion, tient à la singularité de l'ensemble des propositions qu'il accumule et qui constitue la source originale de ses énoncés. De ce fait, il ne peut y avoir de sujet que parlant. *Sans activité de langage, réglée par un lexique et une syntaxe, il ne peut y avoir identité subjective que dans la mesure où l'éventuel sujet est nécessairement lié à un contenu de mémoire doublement original, du fait de la contingence de son accumulation et de la contingence des occasions de remaniement à l'occasion de situations d'énonciation saisies par cette identité hypothétique.* Au mieux, le sujet n'est qu'un point de fuite, mais cela suffit à dépasser l'amarrage de la parole à un « ça parle » totalement impersonnel et passablement désordonné. La double originalité d'un stock de références en mémoire et des occasions d'énonciation certifie deux fois plutôt qu'une la singularité de chaque énonciateur.

A défaut de définir chaque sujet, on délimite autant de « singularités énonciatives » que l'on peut décrire intuitivement comme « potentiel d'énonciation de ce que l'on dit et que l'on revendique comme sien » où la dite revendication ne doit pas être pas fondée sur l'affirmation préalable d'une subjectivité. *A ce stade, il n'y a de sujet qu'en latence et il est prudent d'introduire la notion de « sujet latent » partout où nos habitudes nous entraînent à mentionner ce que nous appelons à tort un sujet.* En fait, il faudrait même se méfier de l'expression « sujet latent » en ce qu'elle crédibilise encore une fondation propre de la notion de sujet. En toute rigueur, on devrait plutôt lui préférer « point de latence d'un éventuel sujet », et si dans la suite, nous conserverons pour des raisons de lisibilité l'expression « sujet latent », il faut ici attirer l'attention sur le fait qu'il s'agit d'un abus de langage. Un abus de langage inévitable puisque tout se passe comme s'il nous était impossible de nous empêcher, alors même que nous nous découvrons comme non-sujet, de nous précipiter, par une sorte de « nécessité d'être malgré tout », dans une authentification éperdue, vaine et esseulée, de *ce que nous ne sommes pas.*

La singularité de ces « points de latence » se repère dans l'originalité des propos individuels qui prennent leur source dans des propos antérieurs, attachés, eux, à d'autres énonciateurs. Si l'on s'interroge sur ces propos antérieurs, on identifie très vite une situation hiérarchisée. Il existe des invariants culturels (dont il est difficile d'envisager l'absolue universalité, même pour un petit nombre d'entre eux) rapportés à des sociétés parlantes de différentes tailles emboîtées les unes dans les autres. Tous nous dépendons, d'une certaine manière directement spécifiée en fonction

de nos occasions d'appropriation (milieu familial, milieu social, école, lecture, écoute, culture, etc.) de sélections dans des corpus préexistants et accessibles.

Ce que l'on appelle, dans une culture, un « texte de référence » apparaît dans un très grand nombre d'ensembles Σ mémorisés, et peut donc être considéré comme un représentant de l'intersection du plus grand nombre de ces ensembles de propositions (penser pour un français ayant été scolarisé à certaines fables de La Fontaine, pour un occidental à certains extraits du corpus biblique, pour un linguiste à des passages clés du *Cours de linguistique générale*, pour un philosophe...). Parallèlement, ce que l'on appelle intuitivement une « personnalité », qui ne doit être considérée au mieux que comme un sujet latent relativement remarquable, se mesure à l'originalité de l'ensemble Σ d'où découlent ses énonciations. À l'opposé, un énonciateur qui fonde ses énoncés sur un corpus étroit, peu travaillé, très partagé, ne peut que produire des lieux communs (tout en continuant néanmoins à disposer de la possibilité de se singulariser).

Si ce qui est important consiste en l'attachement d'énoncés nouveaux à ces corpus plus ou moins étendus, plus ou moins travaillés par de fréquents actes d'énonciation, il est pour le moins curieux d'observer ici une convergence avec un programme actuel de recherche dans le champ de ce qu'on appelait, il y a quelques années quand cela était à la mode, « l'intelligence artificielle ». Le système NELL (Never Ending Language Learning) développé actuellement à l'université Carnegie Mellon de Pittsburgh tente de reproduire l'apprentissage de manière cumulative en combinant indéfiniment, sur la base de connaissances préalables relativement limitées, les informations recherchées en permanence sur le WEB. La machine recueille, traite, et classe un stock de plus en plus important de données, au format langue, du type « ceci est cela » (avec de multiples variantes permettant de relier des items). Il s'agit (enfin !) d'intelligence véritable *enracinée dans les textes et non dans les réseaux conceptuels*, à l'image des procédures des moteurs de recherche qui travaillent sur les mots et non les notions. Le point intéressant consiste à observer le fait que la machine introduit dans sa mémoire des déclarations qu'elle n'a pas rencontrées sur la Toile mais qu'elle a élaborées elle-même en connectant les déclarations rencontrées. Les propositions ainsi construites sont en progression constante et la construction même rétroagit sur les relations utilisées en les multipliant (*Le Monde* 15.10.10). On peut se demander si une telle machine (NELL étant sans doute une première ébauche encore très imparfaite) ne simule pas directement en fait (de manière évidemment assez simpliste) ce que nous avons appelé un « lieu de concrétion » d'énonciations.

Si cette convergence conforte la conception que nous avons développée, elle permet surtout de l'approfondir. En effet, si une certaine différenciation des sujets potentiels peut alors être comprise, cette différenciation semble dériver uniquement de la variété des circonstances de rencontre de propositions exploitables par les différents énonciateurs lors de leurs actes d'énonciation. Chaque « lieu de concrétion » pouvant être considéré au mieux comme l'index d'un sujet latent, la subjectivité propre en laquelle nous croyons très souvent au point d'en tirer vanité, pourrait se réduire (et devrait l'être) à une simple indexation dans le réseau des énonciateurs. Pour être plus exact et incisif, ce que nous nous plaisons très souvent à considérer comme « notre » propos, le fruit intellectuel de « notre » intelligence, pourrait bien n'être que production quasi automatique dépendant de données de bases et de modes initiaux de combinaison de nouvelles formulations. Au mieux, nous ne serions que « ce qui, dans la situation où il énonce, a énoncé telle ou telle proposition en fonction d'un stock d'informations » que nous ne pouvons revendiquer comme nôtre. La comparaison avec la machine est alors instructive dans la mesure où, sous un premier aspect tout à fait évident, cette dernière se limite à des connexions logiques, alors qu'il faut évidemment envisager, dans le cas humain, d'autres techniques de validation que la déduction en vérité. Sous un second aspect, moins immédiat à saisir, la machine

dispose de facilités que les potentiels sujets humains ne peuvent partager. « L'a-topicité » et « l'a-chronicité » de la machine, qui, en soi est indépendante des caractéristiques spatio-temporelles de son lieu d'implantation et de son époque de travail, la différencie absolument des humains qui, eux sont toujours d'un lieu et d'une époque. Cette limitation humaine s'accroît dès que l'on songe aux capacités combinatoires de la machine qui dispose d'une mémoire infallible et d'une rationalité sans défaut, alors que nous nous trompons et que nous oublions. Pour ce qui nous intéresse ici, les deux aspects sont liés en ce sens qu'ils reposent sur les déterminations d'un corps faillible, contre-performant et périssable, qui non seulement supporte un raisonnement mais aussi l'accompagne de sensations pouvant influencer ses conclusions. C'est ainsi que le froid constat mécanique du « ça parle » retrouve des accents de singularité, d'insertion finalement chaleureuse dans une réalité particulière : nous pouvons revendiquer un droit intime à la parole.

Dans nos énonciations, il nous faut reconnaître qu'il y a beaucoup plus d'opinion que de science, et ce qui relève de l'opinion apparaît fondé sur d'autres prémisses que des propositions préalablement vérifiées. Tout se passe comme si les énonciateurs pouvaient évaluer une proposition indépendamment de sa valeur strictement logique en en ressentant la pertinence, au moins dans l'accord entre ce qu'elle semble dire, et ce que nous ressentons dans notre environnement et en nous-mêmes. Autrement dit, nous possédons, nous autres éventuels sujets, une autre source de propositions revendiquées comme intuitivement vraies que celle qu'exploite la machine. Cette observation nous invite à reprendre de manière plus générale la modélisation que nous avons proposée en sortant maintenant du cadre de la stricte rationalité.

3. Raison et émotion

La construction présentée dans les deux sections précédentes était fondée sur une limitation méthodologique des modalités de déclaration de vérité à l'ordre déductif, mais nous venons, en comparant un sujet humain à une machine, de constater qu'il est possible d'envisager d'autres modalités, en particulier en termes de détermination directe et intuitive de la convenance entre une perception et une déclaration de forme propositionnelle. Cette voie que l'on peut appeler directe, en ce sens qu'elle ne suit pas une médiation déductive, ne fait pas appel à la raison mais à l'émotion, et on sait que les neurologues, à défaut des cognitivistes peut-être trop marqués par leur déférence épistémologique à l'informatique, développent dans leurs modèles du fonctionnement de l'organe cérébral des approches intégrant l'émotionnel (Damasio, 1995). Ce qui nous concerne ici, dans le cadre de notre réflexion, c'est le simple fait que pour envisager une possibilité d'évaluation d'une déclaration propositionnelle comme conforme à nos perceptions, il est indispensable de disposer d'un organe de perception qui permette, en quelque sorte, de « sentir » la vérité. *Un corps, considéré comme organe total de sensibilité mesurant, au moins qualitativement, au-delà des cinq sens, divers paramètres du milieu environnant et du corps lui-même est alors nécessaire.* A la réflexion, ce corps, considéré comme support du sujet latent, est aussi bien « âme » que « corps » au sens de l'anthropologie dualiste, car à la sensation s'articule l'entendement ; plus il est inséparable du monde dans la mesure où les représentations qu'il se donne trouvent leur origine dans l'interaction du monde et du sujet latent qui le raconte à sa manière singulière.

Comme dans le cadre restreint induit par la référence aux seules modalités rationnelles de la déclaration de vérité, ce cadre élargi aux modalités émotionnelles n'est pas sans effet sur la conception du sujet. Merleau-Ponty l'avait bien vu quand il lui a fallu remettre en cause certaines positions développées dans la *Phénoménologie de la perception* dès qu'il s'aperçut que même une affirmation de l'enracinement corporel du langage fondé sur une conception plus émotionnelle que conceptuelle de la parole (Barbaras, 1994 : 524) ne lui permettait pas de dépasser le plan

psychologique et d'accéder à l'ontologique où « la connaissance s'enracine dans la vie incarnée et prolonge la perception plutôt qu'elle ne l'annule » (Barbaras, 1994, loc.cit.). Comme on le sait, sa réflexion est demeurée en suspens même si la lecture de ses dernières pages publiées sous le titre *Le Visible et l'Invisible* permet d'en extraire sa proposition conceptuelle ultime. Le concept de « chair » ne vise pas seulement « le corps propre, mais bien le mode d'être de l'Être paraissant, dont le corps propre est l'éminente attestation » (Barbaras, 1994 : 529). Il faut ici citer intégralement la suite de l'analyse de Barbaras :

Celui-ci [le corps propre] ne saurait en effet être réduit à l'unité mystérieuse d'une conscience et d'un fragment d'étendue : *Le Visible et l'Invisible* doit au contraire être compris comme une tentative de prendre la mesure de l'originalité de ce corps propre, d'en faire un témoin ontologique. Merleau-Ponty nomme « chair » l'élément où se fonde la parenté originaire de l'homme et du monde, l'inscription réciproque du monde – en tant que phénomène – au registre de la subjectivité et de celle-ci – en tant qu'incarnée – au registre du monde. La chair qualifie l'événement originaire par lequel le monde se fait paraissant, tandis qu'un corps en son sein devient percevant, cette part naturelle de l'esprit qui se confond avec la part spirituelle de la nature. Il suit de là que le monde ne paraît que dans un retrait ou une distance qui ne sont pas un empêchement pour l'expérience, mais bien sa condition. L'incarnation, qui m'interdit la possession du monde en m'inscrivant en son sein, est en même temps ce qui me permet de le saisir : c'est en se faisant monde que ma chair peut le faire paraître. Et ceci vaut tout particulièrement pour la parole, dont la méditation guide vraisemblablement Merleau-Ponty tout au long de cette œuvre : il n'y a de signification que produite par un geste d'expression, inscrite en filigrane au cœur de mots qui sont d'abord proférés. (Barbaras, 1994 : 529-530)

En considérant que *le recours au langage est en fait un recours aux textes* (Tyvaert, 2011), on peut positionner cette interrogation sur le sujet dans le monde sous une conception intégrative des pratiques textuelles de consultation et de formulation permanentes par les énonciateurs telle qu'elle a été introduite dans la section précédente. Corps *et* âme, nous raisonnons et ressentons pour produire des énoncés qui reformulent, de manière singulière, une mise en certain rapport du monde et de la subjectivité. Dans un cas comme dans l'autre, nous déclarons ce qui nous apparaît vrai, que ce soit en fonction de la cohérence logique ou bien de la pertinence sensible. Cette conception induit une distanciation intéressante (si la raison conduit à la « science » qui est générale, l'émotion conduit à ce que nous appellerons par contraste la « connaissance » qui, elle, demeure particulière), et elle rend compte du droit à l'expression des simples qui n'ont nul besoin de préparation philosophique ou linguistique pour savoir s'inscrire à leurs propres places dans le concert des propos. C'est sans aucune préparation de ce type que les pratiques textuelles de consultation et de formulation favorisent *l'émergence de textes de plus en plus vrais*.

Pour illustrer ce fait à un niveau plus élaboré, on peut identifier un tel processus non seulement pour ce qui est des corpus scientifiques dont l'évolution exige une préparation savante constituée sur la base de déclarations relevant initialement de l'opinion, mais aussi pour les corpus qu'il est commode d'appeler « littéraires ». La façon dont s'épure la mythologie grecque au fil de générations particulièrement discourantes est rapide et elle est sûre. Quelle distance entre ces divinités données dans le désordre, et vivant dans le désordre, dont nous parle *l'Illiade* et les Olympiens ultérieurs représentés, via les *Hymnes homériques*, dans la tragédie de la grande époque, personnages qui eux-mêmes commencent à pâlir dans le théâtre d'Euripide ! (Hamilton, 1940 : 14-16). De plus, comment peut-on comprendre d'étonnantes similitudes entre les espèces des mystères de Déméter et de Dionysos (divinités tardives dans leur reconnaissance) et celles des mystères du christianisme, à la fois dans leur réalité et dans l'effet que ces mystères suscitent (Hamilton, 1940 : 55-75, spécialement 72-75) ? La seule explication imaginable est celle d'une même émergence à partir de l'expérience des générations rapportée à des textes sacrés régulièrement retravaillés en fonction d'une irrépressible ascension sinon de la vérité, du moins

d'une meilleure conformité entre discours, monde et subjectivité, entre textes et chair. Pour bien comprendre que le phénomène ne peut pas s'expliquer par des considérations de proximité géographiques oiseuses, on peut aussi citer les mythes scandinaves et en particulier les conditions de l'acquisition de la science des Runes par Odin, telles qu'elles sont rapportées dans l'*Ancienne Edda* islandaise (Hamilton, 1940 : 405).

C'est la fonction des textes que de nous inviter par leur présence, et celle de leur renouvellement auquel contribuent les générations, à nous inscrire nous-mêmes, qui que nous soyons ou croyons être, dans une telle émergence qui nous fait comprendre non seulement que nous ne sommes pas tout, bien au contraire, mais aussi, du même coup, que cette vacuité, à admettre absolument, est tendue en une attente.

Cette attente est universellement partagée : après tout nous avons, ou nous croyons avoir, un corps (*et une âme*), très provisoirement d'ailleurs, et personne n'a encore osé remettre en question cet apparent donné, quitte à le limiter à sa dimension matérielle et temporaire. Il y a bien quelque chose, qui permet de constituer, *pendant un certain temps*, l'esquisse d'une subjectivité.

Conclusion

Le statut de ces textes qui nourrissent notre connaissance et peut-être notre espoir d'être, ou, plus exactement, le statut de cette *réalité textuelle* qui est doublement séparée en ce sens qu'elle n'est pas d'ordre matériel (hors son inscription contingente) et qu'elle ne relève pas de la subjectivité (hors ses brèves saisies où elle est remaniée), suggère *la réalité fondamentale d'une entité, décisive, qui ne relève ni du monde, ni des subjectivités*. Si on considère avec Merleau-Ponty que monde et subjectivité sont liés, et que cette intimité relève de ce qui était auparavant articulé entre âme et corps, les textes relèvent d'autre chose.

Il y a là invitation à se défaire d'une conception dyadique, et *fermée à l'histoire*, de l'être se révélant douteuse car pour le moins insuffisante, pour accepter et défendre une autre conception. En faisant notre deuil de toute inventivité terminologique pratiquement condamnée par les limites de notre lexique, nous proposons d'appeler « esprit » cette tierce instance, indépendante des « corps » inscrits dans le monde matériel et des « âmes » (au sens aristotélicien) opérant dans les représentations subjectives.

Peut-être faudrait-il reprendre la tentative aristotélicienne formulée en termes d'intellect (agent) mais ignorante de la centralité des textes (ou mieux sa reformulation par Alexandre d'Aphrodise, en lui imposant la même et fondamentale correction fondée sur une reconnaissance de la centralité des produits des langues) pour récapituler tout ce qui précède. On pourrait alors évoquer, sous le terme « d'esprit », la circulation libre des textes échangés et l'invitation permanente à y ajouter, y retrancher, y souligner, y modérer, telle ou telle déclaration en fonction des situations et des capacités d'ajustements rationnels et émotionnels des sujets.

Tout se passe comme si se révélait progressivement à travers ce que l'on peut appeler le travail intellectuel des sujets latents un corpus de références qui nous sollicite en permanence en alimentant nos réflexions tout en étant alimenté par elles au niveau de compréhension que nous pouvons en avoir.

Le point important pour notre réflexion actuelle est évidemment le fait que c'est ce travail proprement créatif qui esquisse les sujets en accusant petit à petit les singularités des énonciations attachées à un corps et une âme donnés. Une telle conception, qui permet déjà de renouveler l'argumentation du Phédon, déjà entrevue dans les ultimes développements de la scolastique (cf. la notion de « forme excédente » chez Thomas d'Aquin), met en évidence un point capital.

L'émergence des sujets, provoqués par leur convocation devant les textes, exige du temps pour le travail intellectuel (exactement comme le corps exige non seulement un lieu mais aussi une durée), et souligne le fait que toute vérité apparaît *progressivement* dans ce dialogue entre les textes et les sujets latents des générations successives. Le développement des connaissances, et parmi elles, celles de la sagesse morale, demande nécessairement du temps, où cette sagesse se révèle en se modifiant. Aucun fixisme, aucune révélation instantanée n'est acceptable, puisqu'il nous a fallu, qu'il nous faut, qu'il nous faudra du temps pour qu'au travers de nos saisies hésitantes se révèle un corpus en tension vers la vérité qui nous apostrophe à chaque instant. A ce titre, la conception du sujet que nous avançons, « fondamentalement historique » et provoquée par la mise face au corpus textuel (Tyvaert 2011), condamne définitivement toute propension au fondamentalisme en ce qu'il est par nature « fondamentalement anhistorique » donc étranger à la révélation de la vérité et finalement inexistant.

C'est ici que se nouent nos engagements individuels et notre façon d'en rendre compte, et à un autre niveau, aussi bien les engagements des scientifiques dans leur effort de connaissance rationnelle que les engagements des littéraires dans leur effort d'exploration de la subjectivité. L'émergence de notre subjectivité et celle du monde où elle s'inscrit nécessairement baigne dans les textes échangés, plus, est dominé par l'instance textuelle, qui ne relève pas du monde et que nous avons appelé « esprit ».

Une évocation éminente de cette situation fondatrice peut se lire dans le discours de Stockholm du prix Nobel de littérature 2010 :

J'ai toujours été fasciné en imaginant cette circonstance incertaine où nos ancêtres, à peine différents encore de l'animal, sitôt né le langage qui leur permettait de communiquer entre eux, ont commencé, dans les cavernes, autour d'un feu de bois, les nuits pleines de menaces – éclairs, tonnerres, grognements de fauves –, à inventer des histoires et à se les raconter. Ce fut là le moment crucial de notre destin, car c'est dans ces cercles d'êtres primitifs suspendus à la voix et à l'imagination du conteur qu'a débuté la civilisation, ce long cheminement qui, peu à peu, allait nous humaniser et nous permettre d'inventer l'individu souverain, en le détachant de la tribu et, avec lui, la science, les arts, le droit et la liberté, à scruter les entrailles de la nature, du corps humain, de l'espace et à voyager dans les étoiles.

(Vargas Llosa, 2010)

Est effectué ici un déplacement de l'origine des cultures humaines, de l'apparition des langues trop souvent considérée comme signature de l'humanisation, à celle, décisive et matricielle, des textes où s'insèrent nos balbutiements.

Nos investigations s'accordent à cette substitution et la précisent en opposant à la revendication immédiate d'une subjectivité identitaire la reconnaissance du caractère latent de toute subjectivité. Notre identité ne peut se penser en effet qu'en attente dans le réseau de nos prises de parole dans un discours qui nous dépasse, tout au long de nos existences.

Nous nous découvrons alors devant une interrogation dernière à laquelle nous devons reconnaître que nous sommes entièrement suspendus. Devons-nous espérer, chacun de nous pour lui-même, un accomplissement de cette latence de l'être ? Autrement dit, notre seul bien propre, *ce que nous sommes sans l'être*, ce corps et cette âme soudés l'un à l'autre, fragiles, limités et périssables, et que nous chérissons, ce « moi en latence », est-il destiné au néant ou entrera-t-il un jour dans l'être qui le dépasse et qui se manifeste à lui ? Le fait qu'il nous est donné de constater l'expression souveraine de cet être dans les textes, en particulier dans tous ces textes que nous remanions en y apportant notre très modeste mais singulière contribution comme réponse à

l'appel qu'ils nous adressent dans une sorte de participation à notre création comme sujet, nous invite à la confiance.

Références bibliographiques

- Armengaud, Françoise, 1990, *La pragmatique*, Paris : PUF (Coll. Que sais-je ? n° 2230)
- Barbaras, Renaud, 1994, « Merleau-Ponty », *Gradus philosophique*, Paris : Garnier-Flammarion, pp.512-531.
- Coseriu, Eugenio, 2001, « Diacriticon tes ousias : dix thèses à propos de l'essence du langage et du signifié », *Percevoir : monde et langage*, D. Keller, J.P. Durafour, J.F.P. Bonnot & R. Sock (éds), Sprimont : Mardaga, pp.79-83
- Damasio, Antonio, 1995, *L'Erreur de Descartes: la raison des émotions*, Paris : Odile Jacob.
- Hamilton, Edith, 1940/2009, *La mythologie : ses dieux, ses héros, ses légendes*, Allier (Belgique) : Marabout, 2009, Traduction française de *Mythology : Timeless Tales of Gods and Heroes*, 1940.
- Rastier, François, 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris : PUF, p.75.
- Tyvaert, Jean-Emmanuel, 1994, « L'exclusivité de la disjonction en langue et l'élucidation pragmatique du glissement de l'implication à l'équivalence », *Intellectica*, 1994-2, pp 167-186.
- Tyvaert, Jean-Emmanuel, 2007, « Lexiques et syntaxe, mémoire et identités », *Les enjeux de l'intercompréhension*, Eric Castagne (éd), Reims : EPURE, pp. 221-231.
- Tyvaert, Jean-Emmanuel, 2011, « Anthropologie du texte », *Qu'est-ce qui fait la valeur des textes ?*, C. Chollier (éd.), Reims : EPURE, pp. 97-117.
- Vargas Llosa, Mario, 2010, « Eloge de la lecture et de la fiction », *Conférence Nobel*, 7 décembre 2010.